

# LES POSSIBILITÉS D'UNE BIBLIOTHEQUE IDEALE

## (L'écriture, le livre et la lecture dans *L'Abbé Jules*)

### Sur la lecture

Dans la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, la théorie littéraire a accordé une attention particulière à la lecture. Hans-Robert Jauss a repensé l'histoire littéraire du point de vue de la lecture ; les typologies inventés par Umberto Eco ont introduit la notion du "Lecteur modèle", qui est à la fois supposé et produit par le texte ; le théoricien français, Roland Barthes souligne l'impossibilité de toute théorie concernant la lecture et dit qu'elle est intimement liée au désir, au plaisir ; un autre théoricien français, Maurice Blanchot, affirme la difficulté de toute lecture. Il faut également mentionner l'activité des historiens de la lecture : de leur point de vue, l'histoire du livre et celle de la lecture sont inséparables de l'étude des pratiques de la lecture, de l'étude de l'évolution de l'imprimerie, des bibliothèques, etc.<sup>1</sup>

Cet intérêt pour la lecture peut se manifester également à un autre niveau. Le héros d'un des premiers romans modernes, *Don Quichotte* est un grand lecteur des romans de chevalerie, voire sa vie, comme il l'imagine, n'est autre que la réalisation de ses lectures. Emma Bovary imagine sa vie et surtout son bonheur personnel à partir des lectures qu'elle effectue auprès de ses amies de couvent. Julien Sorel est un grand lecteur de son modèle, Napoléon ; le petit Marcel de la *Recherche* de Proust écoute attentivement sa mère qui lui lit un roman de George Sand. On pourrait donc écrire une histoire de la littérature du point de vue des personnages romanesques qui lisent.

Selon Nathalie Piégay-Gros, la lecture, dans ce cas, peut contribuer à la caractérisation du personnage, permet de préciser le milieu social, mais elle est surtout un moyen privilégié pour peindre la subjectivité du personnage lecteur : pour peu qu'il exprime ses goûts et ses affinités littéraires, il se montre dans sa sensibilité la plus intime<sup>2</sup>. La lecture renvoie au rapport à soi et au rapport aux autres. Il en découle également qu'il faut accorder une attention particulière à la manière de lire, aux conditions de la lecture et, d'autre part, voir comment la lecture peut être liée à la pratique.

Sur un autre plan, la lecture à l'intérieur d'un texte littéraire pose d'autres questions. Le choix et le refus de certains livres, le traitement intérieur d'un récit, une hiérarchie possible des livres qui se constitue dans l'univers fictionnel indiquent autre chose : le rapport du texte qu'on est en train de lire à la littérature, à la tradition, à la culture. Par ces gestes, le récit essaie de proposer des manières de lecture que le lecteur du livre peut accepter ou refuser.

Dans cet article, notre attention porte sur l'utilisation des documents écrits dans *L'Abbé Jules*, sur les personnages qui lisent (ou ne lisent pas), sur le rôle de la lecture, sur les traditions littéraires et philosophiques évoquées et sur la hiérarchie de ces traditions.

### La lecture dans la famille

À un premier niveau, la lecture et l'utilisation des livres contribuent à caractériser la famille du narrateur. Le médecin de Viantais ne lit que *son* journal, activité « *qu'il accomplissait avec une impitoyable régularité* ». <sup>3</sup> La lettre <sup>4</sup> de Jules qui annonce son arrivée, perturbe justement cette habitude bourgeoise du père. L'affaire Verger est mentionnée à ce moment du récit, en tant que fait divers <sup>5</sup>, et le roman révèle que la femme du médecin a également suivi les rebondissements de l'affaire à travers le journal. Le journal remplace totalement le livre, dont l'utilisation peut même être totalement détournée:

*Mais l'obéissance m'obligeait à me morfondre, sans bouger, sur ma chaise, dont le siège trop bas était exhaussé par deux in-folio, deux tomes dépareillés et très vieux de la Vie des Saints, et je ne devais quitter la table que lorsque ma mère donnait, en se levant, le signal du départ.*  
(329)

Ce qui compte ici, c'est la matérialité du livre, son volume et sa grandeur. Le format *in-folio* est associé traditionnellement aux œuvres sérieuses (religieuses ou philosophiques), dès le début du

XIX<sup>e</sup> siècle ces volumes deviennent de plus en plus rares.<sup>6</sup> Dans ce cas, l'utilisation détournée du livre indique à la fois le manque du sentiment religieux et l'absence de la lecture sérieuse au sein de la famille. D'ailleurs, l'accent mis sur le caractère matériel du livre renforce le potentiel ironique du passage.<sup>7</sup> Le rapport du petit Albert avec ce livre est symbolique : d'une part, c'est par les fesses que leur "contact" est assuré – la formation spirituelle "classique" ne va plus de soi, la position du jeune garçon par rapport au livre peut renvoyer à la crise de l'éducation ; d'autre part, cette position inférieure du livre signifie qu'Albert doit le rejeter, qu'il faut le laisser "derrière" lui – de ce point de vue, l'épisode fonctionne comme une prolepse, annonce la nécessité d'une nouvelle conception de l'éducation.

Mais le rapport du garçon avec les livres est plus subtil encore. Dans ses souvenirs, la figure de l'oncle est entourée de livres :

*De toute la personne de mon oncle, vague ainsi qu'un vieux pastel effacé, je ne retrouvais qu'un long corps osseux affaissé dans un fauteuil à oreillettes, avec des jambes croisées sous la soutane, des jambes maigres et sèches, aux chevilles pointues, qui se terminaient par des pieds énormes, carrés du bout, et chaussés de chaussons verts. Autour de lui, des livres... (335)*

Ses rêves et ses manques sont également liés aux livres:

*Pourquoi n'étais-je pas comme Maxime et comme Jeanne, des enfants de mon âge, qui pouvaient causer, courir, jouer dans les coins, être heureux, et qui avaient de grands livres dorés, dont le père **expliquait les images**, au milieu des admirations et des rires ?... (332)*

Ici se manifeste également le manque de toute possibilité d'activité et d'expression artistique, on constate la forte aspiration du jeune Albert à autre chose, et ce passage annonce un autre type de rapport aux livres.

### Les bourgeois et les livres

Relativement à la famille, le rapport des autres aux livres ne montre aucune différence. Le narrateur-personnage fait une petite description des fameux meubles des Robin, restés à Bayeux ; les livres n'y ont aucune place : « *Elle [Mme Robin] disait [...] son service à café, tout en chine, dont on ne se servait jamais, étant trop fragile, et qui ornait la vitrine de son buffet-bibliothèque en acajou* » (344-345). Mais de ce point de vue, le personnage le plus intéressant, c'est le cousin Debray. Comme tout le monde, lui aussi est attiré par la pièce la plus mystérieuse de la maison de l'abbé, la bibliothèque. Comme il est interdit d'y entrer, elle n'existe que dans les différents types de représentation qu'on en donne. D'une part, il s'agit d'une représentation "populaire", celle de Madeleine, servante de l'abbé :

*Lorsqu'il sortait, il avait toujours le soin de refermer à double tour et de garder la clef avec lui. Et c'était effrayant de considérer cela par le trou de la serrure! Ah ! il y en avait, des livres, des grands, des moyens, des tout petits, de toutes les formes et de toutes les couleurs, des livres qui, de la plinthe à la corniche, garnissaient les quatre murs, qui s'empilaient sur la cheminée, sur des tables, qui couvraient la plancher même!... (452)*

Le fait que Jules lise beaucoup, qu'il possède une quantité de livres, augmente le mystère qui l'entoure. D'autre part, tout le monde est en quelque sorte exclu de ce royaume : ce qu'on peut connaître de ces livres, c'est seulement l'aspect extérieur, le savoir n'est réservé qu'à certains initiés.

Quelques pages plus loin, cette représentation est doublée d'une autre, il s'agit de celle de la famille :

*Quant à la bibliothèque, elle excitait vivement la curiosité, dans un autre sens.  
- Ça doit valoir cher, une bibliothèque comme ça? disait ma mère.  
Et mon père, d'un air entendu, surenchérissait encore.  
- Une bibliothèque comme ça? ... on ne sait pas ce que cela vaut !... Peut-être vingt mille francs. (454)*

Ce qui compte pour eux, c'est la valeur marchande. C'est ce qui séduit également le cousin Debray. Il est le seul qui puisse entrer dans la bibliothèque et ce qui retient son attention, c'est – bien évidemment – la rareté de certains livres et leur prix. Pendant l'agonie de l'abbé Jules, il passe

nuit et jour dans la bibliothèque pour pouvoir retrouver ces livres. Mais une des ultimes farces de l'abbé, c'est que la recherche de Debray est tout à fait vaine, il n'y trouve rien de précieux.

### La folie de la lecture

Il y a deux personnages marginaux dans le récit, le père Pamphile et Georges Robin, pour qui la lecture signifie autre chose. Georges, le petit infirme n'a qu'une seule occasion de pouvoir être seul avec Albert et parler avec lui. Ce petit enfant solitaire et mal aimé se plonge dans ses rêves et invente une autre existence. Ses rêves se nourrissent, naturellement, de ses lectures :

- [...] *C'est-y loin, l'Amérique, dis ?*

- *Pourquoi me demandes-tu ça, Georges ? répétais-je.*

- *Parce que l'année dernière, j'ai lu un livre... C'étaient des enfants... Ils habitaient des plaines, des plaines, des bois, des bois... Ils couraient au milieu de belles fleurs, après de belles bêtes... Sur les arbres, il y avait des perroquets, et des oiseaux de paradis, et des paons sauvages... Et ils n'avaient pas de père, pas de mère !... Ça se passait en Amérique... (458-459)*

Ce désir du jeune garçon en dit long sur la vie familiale, sur le rôle éducatif des parents. C'est par le livre qu'il peut se débarrasser d'eux, qu'il peut les remplacer, qu'il peut inventer une autre "famille", une famille naturelle. Dans ce cas, la lecture est presque pathologique : il s'agit de la lecture d'un seul livre, d'une lecture intensive<sup>8</sup> et obsessionnelle qui est la source d'une idée fixe.

Le personnage le plus pittoresque du récit est le père Pamphile. Son imagination est « *nourrie des légendes du passé* » (386), tout ce qu'il sait, vient des livres, « *n'ayant sur le fonctionnement de la vie humaine d'autres notions que celles acquises dans les vieux livres latins* » (386). Il est également possédé par une idée fixe: rebâtir la chapelle. Tout ce qu'il en sait, vient également d'un livre:

*Hélas ! il ne s'imaginait rien, le pauvre brave homme. Il revoyait cette chapelle aimée, où chaque pierre disait le souvenir des ancêtres, les héros, les saints, les martyrs ; il la revoyait telle qu'elle était décrite, reproduite en toutes ses parties, dans un très vieux livre qu'il avait appris par cœur et qu'il relisait tous les jours [...] (387)*

Le travail du père Pamphile est « *la poursuite du mélancolique Idéal* » (387) Il ne se déplace qu'avec „*son livre à la main*” (393 et 395). Le père Pamphile ne fait qu'un avec son livre, qui l'a absorbé en quelque sorte. Dans sa lecture il n'y a aucune distance critique, la volonté de la reconstitution de la chapelle devient une idée fixe, une sorte de folie créatrice.

Le récit met donc en scène deux personnages, par ailleurs très éloignés l'un de l'autre, qui sont surtout caractérisés par une lecture excessive, une lecture menant directement aux rêves, voire à la folie. La distance critique leur fait cruellement défaut. Dans ce contexte, l'impératif d'un autre type de lecture se manifeste également.

### L'abbé Jules, la lecture, l'écriture

Par rapport à ces personnages, Jules peut être considéré comme un lecteur acharné, mais méthodique à sa manière. Contrairement à sa famille, il lit beaucoup et régulièrement. Dans un passage qui décrit les années qu'il a passées au collège, on lit les suivants:

*En même temps, il s'était pris d'une véritable passion pour la lecture ; il lisait de tout : des romans, des vers, des livres de science, de philosophie, des journaux révolutionnaires que lui prêtait le pharmacien, vieux républicain exalté et dément, qui ne rêvait que de guillotine et de bonheur universel. (351)*

Jules lit donc tout, dans ce récit il est le seul qui représente la lecture extensive.<sup>9</sup> Cette pratique de lecture se répand en Europe vers la fin du XVII<sup>e</sup>, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais c'est vers la fin du XVIII<sup>e</sup> que ce rapport moderne au livre s'affirme : il s'agit de l'avidité de la lecture, du besoin de livres nouveaux et nombreux. La lecture extensive est « *une lecture silencieuse et individuelle qu'un sujet fait de textes nombreux et variés. Elle a lieu dans le cadre d'une pratique privée [...]*<sup>10</sup> » Ce qui compte avant tout, c'est le nombre des textes lus et non leur type. Il est intéressant de noter

que, malgré une lecture rapide, Jules accumule toutes sortes de connaissances qu'il est capable, en plus, d'appliquer:

*Dans le hasard des lectures nombreuses, il avait appris énormément de choses, et des plus différentes ; et si ces connaissances , rapidement acquises, n'étaient point classées en son esprit, avec méthode, il savait s'en servir adroitement, et les mettre, sans pédantisme, au ton d'une causerie familière. (410)*

À cela, il faut ajouter la lecture des livres interdits, c'est-à-dire des livres obscènes. Certainement, les problèmes sexuels de Jules sont liés à sa "vocation", comme l'écrit Pierre Michel : « À l'origine de la névrose de Jules, on trouve naturellement une immense frustration sexuelle, aggravée par les contraintes du célibat ecclésiastique<sup>11</sup>. » L'obsession de l'abbé se manifeste sans cesse et liée aux livres – plus exactement, il s'agit d'un livre contenant des images pornographiques qui ne révèle que très peu de choses du sexe :

*[...] il la retrouvait en lui, autour de lui, jusque dans l'opacité de l'ombre, jusque dans le symbolisme errant du ciel, où les nuages évoquaient d'impossibles nudités, d'impossibles enlacements, une multitudes de figures onaniques et tordues, semblables aux gravures démesurément agrandies d'un livre obscène, qu'il avait eu jadis, au collège. (374)*

Cet exemple montre également que tout ce que nous savons, tout ce que nous désirons, vient des livres, et que, pour reprendre l'idée de Robert Ziegler, notre esprit est structuré par des livres préexistants<sup>12</sup>.

Dès lors, il n'est pas du tout étonnant que la passion de la lecture mène l'abbé au rêve d'une bibliothèque idéale:

*[...] les livres ; passion exclusive et tyrannique, qui mettait en lui l'obsession d'une manie et la fureur d'une rage. Il avait rêvé, subitement, de se monter une bibliothèque prodigieuse et comme personne n'en aurait jamais vu. D'un coup, il eût voulu posséder, depuis les énormes incunables jusqu'aux élégantes éditions modernes, tous les ouvrages rares, curieux et inutiles, rangés, par catégories, dans les salles hautes, sur des rayons indéfiniment superposés et reliés entre eux par des escaliers, des galeries à balustres, des échelles roulantes. Dès le matin, sa messe dite, il pointait nerveusement des catalogues, piochait des journaux de bibliophilie, auxquels il s'était abonné, correspondait avec des libraires de Paris, dressait des listes interminables de volumes, établissait des budgets fantaisistes et toujours insuffisants. Et la bibliothèque n'avancait guère. (380)*

Cette bibliothèque se révèle en fin de compte une mystification, qu'il « inventait pour tromper l'immense ennui de son existence » (384) Finalement, il y renonce, mais plus tard, il peut en réaliser une, plus modeste, à Viantais.

Jules travaille auprès de l'évêque qui « aimait les fleurs et les poètes latins<sup>13</sup>, et [qui], quand il n'était pas dans son jardin, à écussonner ses rosiers, ou dépoter ses géraniums, travaillait dans sa bibliothèque, où il traduisait Virgile, en vers démodés » (359) La différence entre les poètes préférés (l'évêque soutient Virgile, et Jules Lucrèce) manifeste leur divergence idéologique : selon l'évêque<sup>14</sup>, Virgile est censé avoir deviné le christianisme, alors que Lucrèce est un athée ; Jules, à son tour, parle d'une tradition qui mène de Lucrèce à Pascal. Ce choix de l'abbé Jules fait référence à une tradition dans laquelle le récit lui-même veut s'inscrire.

L'évêque a horreur de la rédaction des lettres et des mandements, il ne veut pas s'engager politiquement, il a peur des mots et surtout de la signification qu'on peut leur donner. Du coup le récit représente également les problèmes de l'interprétation qui sont étroitement liés à la lecture:

*Où trouver des phrases assez insignifiantes, des mots assez effacés pour que les pages qu'il allait écrire, équivalussent à des pages blanches et que tout le monde fût content ? C'était bien difficile, aujourd'hui que les journaux avaient la manie de tout épilucher et de donner aux mots les plus simples, aux phrases les plus ternes, des sens terribles, des interprétations hardies qu'ils n'avaient point. (403)*

C'est donc Jules qui rédige le mandement au nom de l'évêque, ce qui, en quelques jours, provoque un événement européen. L'affaire est largement médiatisée par les journaux, des « feuilles sérieuses [...] se bâtirent les plus absurdes légendes » (409). C'est le journal qui crée l'opinion par ses interprétations, c'est par sa médiatisation que nous pouvons comprendre le monde qui nous entoure, notre micro- et macrocosme. On a déjà constaté l'influence du journal, et notamment des faits divers, dans l'élaboration des idées que la famille de Jules se fait de lui. Tout le récit peut être

compris comme une longue investigation, dont l'objet n'est autre que le personnage évoqué par le titre. D'autre part, on voit que ce type de travail interprétatif qui est mis en scène *dans* le roman, fonctionne également à un autre niveau, qui concerne le texte même qu'on est en train de lire : comment expliquer le personnage principal ?

*Par ses contradictions poussées à l'extrême, ses incohérences, ses perpétuels basculements, où l'on reconnaît l'empreinte de Dostoïevski, il incarne – au sens littéral du terme – le tragique de la condition humaine, déchirée entre des postulations contradictoires, et il est bien, selon le mot de Mallarmé souvent cité par le romancier, notre « douloureux camarade » [...]*<sup>15</sup>

Cette phrase de Pierre Michel met l'accent sur le fait que ce personnage opaque est une proie facile des interprétations allégoriques et que la figure de l'abbé peut toujours renvoyer à *autre* chose que ces interprétations.<sup>16</sup>

Si on revient encore à la rédaction de ce mandement, le lecteur comprend vite que dans ce cas aussi il s'agit d'une mystification, d'ailleurs particulièrement réussie, qui est toujours en rapport avec l'hystérie et, en fin de compte, avec le problème existentiel de l'abbé. Outre ce texte, il veut en rédiger d'autres qui deviennent eux aussi les monuments de son « *désordre intellectuel* », de sa « *désorientation morale* » (431) : il commence un ouvrage de philosophie religieuse pour « *régénérer le monde* » (429), *Les Semences de vie*, qui témoigne d'une inspiration de son poète latin préféré ; ensuite il se consacre à un livre de polémique, *Le Recrutement du Clergé, ou la Réforme de l'Enseignement religieux*. Ces deux textes sont à peine commencés, l'abbé est incapable de les finir.

Quand il revient à Viantais, l'abbé Jules doit passer en revue de nouveau ses livres préférés – il constitue une bibliothèque « idéale », « mentale », celle du roman.

### La lecture et l'éducation

Dans les trois premiers romans de Mirbeau que l'on considère souvent comme autobiographiques, l'action repose sur l'éducation du personnage principal. Dans *L'Abbé Jules* c'est seulement dans la deuxième partie du récit que le personnage éponyme fait son apparition ; dès ce moment, entre le narrateur, le jeune Albert et son oncle s'installe une relation officielle de maître à disciple. La première fois, l'abbé jette les livres du jeune garçon. On peut considérer cette leçon inaugurale comme une sorte de dés-apprentissage : le jeune garçon devrait oublier tout. Le nouveau type d'éducation est conforme aux idées de Rousseau : avant de lire des livres (à l'âge de 12 ans), une éducation naturelle est indispensable, il s'agit de la découverte personnelle, de l'exercice des sens, du développement libre du corps de l'enfant – ce type d'éducation implique également le cadre de la campagne<sup>17</sup>.

Seul Albert, avec le cousin Debray, peut pénétrer dans la bibliothèque de son oncle, ce « *sanctuaire redoutable*<sup>18</sup> » (473). Une des ambiguïtés fondamentales de ce récit réside dans l'existence de cette bibliothèque : Jules accumule une très grande quantité de livres, monuments du savoir humain, mais avant tout pour les critiquer, pour les mettre en question :

*Et rappelle-toi bien ceci ... l'émotion naïve qu'une toute petite fleur inspire au coeur des simples vaut mieux que la lourde ivresse et le sot orgueil qu'on puise à ces sources empoisonnées ... Et sais-tu pourquoi ? ... Parce que le cœur simple comprend ce que dit la toute petite fleur, et que tous les savants, avec tous les philosophes, avec tous les poètes, en ignoreront toujours le premier mot...* (473)

Son but est de dégoûter son neveu de la lecture. Comme premier livre, l'abbé fait un choix aberrant : *L'Éthique* de Spinoza, que l'enfant ne comprend pas du tout, suivi d'autres textes (*L'Éclésiaste*) et d'autres auteurs (Stuart Mill, saint Augustin et Auguste Comte). Il s'agit là de la pratique d'une lecture intensive : c'est une lecture en société, à haute voix (c'est Albert qui lit les textes), et qui est suivie d'un commentaire (c'est l'abbé qui s'en charge). Ce type de lecture devient une sorte de rituel et c'est cet usage qui se perpétue à l'école (et qui s'inscrit donc parfaitement dans les conceptions de l'abbé Jules) : la lecture est suivie de l'explication du texte<sup>19</sup>. Il est également à noter que cette pratique ressemble à la lecture ecclésiastique. D'une manière un peu paradoxale, Jules renoue avec sa « vocation », qui consiste, entre autres choses, à expliquer des textes sacrés ;

mais en même temps cette activité est déplacée et surtout détournée : Jules procède en effet à une critique rigoureuse et méthodique de toute la culture occidentale.

Sur ce point, le récit lui-même se trouve pris dans une piège : si la culture occidentale n'est autre qu'une grande mystification, et si le récit qu'on est en train de lire fait forcément partie de cette culture, alors lui aussi est une mystification, et il faut donc le critiquer, voire le détruire. Et ce qui semblait inévitable arrive inexorablement :

*Le lendemain, je trouvai mon oncle, dans la cour, assis devant un fagot qui flambait ; près de lui était une pile de livres. Il les prenait, un à un, les déchirait et les jetait dans le brasier.*

*- Tu vois, me dit-il. Je les brûle...*

*Il mit sa main sur sa poitrine, et il en ajouta avec un air de profond dégoût*

*- Mais c'est cet affreux livre, qu'il faudrait détruire, cet affreux livre de mon cœur !...*

*Je regardais la fumée qui montait dans l'air, en spirales bleuâtres, s'évanouissait, et je suivais les petits morceaux de papier brûlé, qui voletaient, chassés par le vent, comme des feuilles mortes. (483)*

Le passage suggère que ce geste de l'abbé est tout à fait désespéré : pour lui c'est trop tard. Son cœur est déformé par les livres, l'abbé lui-même est devenu fatalement livre. La "mort" des livres annonce celle de l'abbé, à la fin du récit il sera en quelque sorte repris par la nature. Il faut insister, encore une fois, sur l'aspect matériel du livre : il n'est plus suffisant d'oublier tout ce qu'on sait, mais il faut également détruire le support de ce savoir, le livre-objet doit disparaître. Le récit qu'on est en train de lire est également menacé par le feu : il doit lui aussi disparaître pour pouvoir renaître.

Avant de voir s'il y a éventuellement des livres qui doivent survivre, il faut parler encore d'un épisode, qui constitue une étape décisive de l'éducation d'Albert et qui est un cas "à part" de la lecture intensive.

### **La lecture comme satisfaction**

Un des épisodes les plus célèbres de ce récit est la fameuse lecture du roman de George Sand<sup>20</sup>, *Indiana*, son premier roman. Cette "lecture commune" met fin aux séances de lectures et mène également à la destruction de la bibliothèque. Le garçon de treize ans s'attend cette fois aussi à la lecture d'un philosophe, mais il est surpris par l'aspect extérieur du volume choisi par son oncle : « *C'est un volume, plus petit que les autres<sup>21</sup>, dont la couverture est rouge, sale, déchirée, dont les feuilles décousues ne tiennent plus. On voit qu'il a beaucoup servi<sup>22</sup>...* » (479). L'intertexte est double : d'une part, cette description extérieure du livre, et, d'autre part, les citations tirées du roman. La fonction de cette référence intertextuelle est donc complexe : l'aspect extérieur révèle le nombre infini du recours au livre, et les citations en précisent la nature. L'usage de ce roman de George Sand<sup>23</sup> est lié à la sexualité. L'activité sexuelle de l'abbé ne peut être que solitaire, donc doublement culpabilisante (étant donné que pour lui la pratique de la sexualité est interdite), et, de plus, le livre peut remplacer n'importe quel être, homme ou femme, ce qui contribue également à l'incertitude sexuelle de Jules<sup>24</sup>.

Pendant cette "leçon" finale, c'est Albert qui, de sa voix, incarne l'action du roman de Sand : il devient livre. C'est le neveu (âgé à ce moment de 13 ans) qui le lit et le rend ainsi présent pour l'abbé. Un moment, les lignes du roman s'échappent et commencent à vivre d'une vie autonome : « *Et je lis, je lis ... les lignes se dérobent sous mes yeux, elles sortent du livre, glissent de la table, bondissent, remplissent la pièce tout autour du moi ... Je lis toujours...* » (481) Le roman à l'intérieur du roman affirme son autonomie, les deux personnages se trouvent de conserve sous l'influence de ce texte qui s'échappe.

Albert est particulièrement troublé par ce qu'il lit, c'est la première fois qu'il fait une expérience pareille, la fiction et la réalité commencent à se mélanger dans sa conscience : « *Étourdi, haletant, je reconnais parmi ces hallucinantes images, je reconnais les Robin, la Poule, le cousin Debray, Mme Servières, qui étalent des nudités infâmes, multiplient des postures ignorées ...* » (481) Parallèlement, il est aussi troublé par la réaction que la lecture provoque chez l'abbé. S'ajoute à « *cette infernale ronde* » (481) la multiplication des images de Noun, un des personnages du

roman de Sand, dans les miroirs. Le récit s'engouffre totalement dans le jeu des miroirs. Le jeune garçon, qui ne comprend rien, ne peut décrire que ce qu'il voit, il n'a pas de mots pour nommer l'activité de son oncle :

*Mais voici que ses doigts s'agitent ; à travers l'écume qu'un souffle d'air soulève, ses lèvres, faiblement, laissent échapper une plainte, puis une autre, puis une autre encore. Peu à peu les muscles de la face, raidis, se détendent ; sa mâchoire oscille et craque, sa poitrine se gonfle, respire, ses yeux s'entrouvrent ; et de la bouche qui cherche, toute grande, à se remplir de vie, sortent un long soupir, un long gémissement. (482)*

Selon Freud, l'hystérie peut être considérée comme l'équivalent d'une satisfaction provoquée par l'activité masturbatoire, et est en rapport étroit avec les problèmes du refoulement<sup>25</sup>.

Ce sont le dégoût et la honte qui mènent à la destruction des livres de sa bibliothèque, et cette scène annonce les flammes finales, la malle contenant des gravures et des dessins obscènes qui prend feu.

### **Une bibliothèque qui ne contient que deux livres**

On a constaté qu'à la fin du récit il y a deux grands feux qui consomment des livres. Il nous semble donc que les livres n'ont qu'une seule destinée possible : leur propre disparition. Il en découle que le récit qui raconte la vie de l'abbé Jules et celle de son neveu est également destiné à être consumé. Mais il y a deux livres qui jouent un grand rôle entre les deux feux, et qui évitent le sort des autres. L'abbé agonisant demande d'abord la lecture du livre de Pascal, « *un petit livre rouge, à tranches dorées* » (500). C'est, de nouveau, Albert qui fait la lecture à haute voix. Les pensées de Pascal déplacent en quelque sorte le problème central du récit : les livres étaient liés surtout à l'épistémologie, à la connaissance, cette fois, c'est de l'existence qu'il est question :

*Les mots, les idées m'arrivent très doux, très vagues, parés de songes délicieux. Ils viennent à moi, ainsi que des êtres féeriques, ils viennent à travers des brumes roses qui flottent sur des mers éblouissantes ; ils m'arrivent en habits chamarrés, en longues traînes de soie, couverts de bijoux et de parfums ... Quelle magie que les pensées entrevues dans la fièvre ! ... Comme elles s'animent, se colorent dans les splendeurs de la mort !... Il faudrait mourir toujours, toujours ... Lis, mon enfant ... (500)*

C'est la seule référence à ce penseur dans le récit<sup>26</sup>, mais les propos de Jules et l'aspect extérieur du livre révèlent un rapport très intime.

L'autre auteur demandé par l'abbé est le poète latin déjà évoqué, Lucrèce. On peut citer les paroles de Jules adressées à l'évêque :

*Mais Lucrèce a tout vu, tout senti, tout exprimé de ce qui est la nature, de ce qui l'âme humaine. Et combien magnifiquement ! ... Aujourd'hui encore, il nous domine ... Tout découle de lui, systèmes et poésies. Et plus nous allons, plus son œuvre lumineuse grandit et bouleverse ! ... Sans lui, nous en serions encore à adorer Minerve et son casque, et cette brute de Vulcain ! ... (411)*

Il n'y a donc que deux auteurs qui méritent d'être sauvés : du coup, conséquence de ces choix de l'abbé, le récit semble s'inscrire dans la double lignée de Lucrèce, athée et matérialiste, et de Pascal, philosophe de la condition humaine.

*L'Abbé Jules* est un récit qui entretient un rapport très délicat avec les livres. L'obsession de l'abbé (et du récit) est la création d'une bibliothèque idéale, à la manière de Borges, une bibliothèque qui, aussitôt conçue ou créée, doit être détruite, seuls quelques livres méritant d'être sauvés. Le livre, en tant qu'objet, met également en scène la disparition nécessaire de ce type de support, véhicule du savoir de l'Occident considéré par Jules comme une mystification et une farce. *L'Abbé Jules* est un récit étrange et fascinant, qui ne peut naître que par la disparition des livres, un récit qui ne naît, et ne cesse de renaître, que de ces « *petits morceaux de papier brûlé, qui voletaient, chassés par le vent, comme des feuilles mortes* » (483).

Sándor KÁLAI  
Université de Debrecen (Hongrie)

---

<sup>1</sup> Voir par exemple: *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, éd. Guglielmo Cavallo et Roger Chartier, Paris, Seuil, 1997.

<sup>2</sup> *Le Lecteur*, textes choisis et présentés par Nathalie Piégay-Gros, Paris, Flammarion, 2002, p. 81. Voir surtout la deuxième partie: *Portrait du personnage en lecteur*.

<sup>3</sup> Octave Mirbeau, *Œuvre romanesque*, édition critique établie, présentée et annotée par Pierre Michel, Buchet / Chastel – Société Octave Mirbeau, 2000, vol. 1, p. 332. C'est à cette édition que renvoient les indications de pages.

<sup>4</sup> La lettre devient un document écrit très important dans le roman. C'est par ce substitut que l'abbé Jules est présent dès le début du roman. Sa lettre « *était brève, ne contenait aucune explication. On y eût vainement cherché une émotion, une tendresse, une excuse de ses longs oublis. Il revenait à Viantais, et se bornait à en informer son frère, par une lettre semblable aux lettres d'avis que les fournisseurs envoient à leurs clients* » (329-330). Les lettres ne disent rien de la vie parisienne de l'abbé, c'est à cause de ce caractère lacunaire que la famille se livre à plusieurs interprétations possibles. C'est le premier chapitre de la deuxième partie qui révèle la folie "interprétative" des parents : « *Mon père, lui, très impressionné par l'histoire de l'assassin Verger et des bombes Orsini, n'était pas loin de se figurer l'abbé, travaillant à de sombres attentats, et combinant des machines infernales, au milieu de poudres et de fulminates* » (448-449) Les allusions aux faits divers de l'époque montrent le pouvoir de la presse qui médiatise tout et tout de suite. Les noms de Verger (voir la note suivante) et Orsini fonctionnent dans ce contexte comme des comparaisons qui peuvent expliquer les phénomènes de tous les jours.

<sup>5</sup> Sur cette affaire, voir la note 20 du chapitre 1 de la première partie, *ibid.* pp. 1179-1180. Pierre Michel insiste sur les ressemblances entre Verger et Jules.

<sup>6</sup> Cf. Gérard Genette, *Seuils*, Paris, Seuil, 1987, pp. 22-23.

<sup>7</sup> La matérialité du livre est liée aux procédés ironiques dans *Pot-bouille* de Zola aussi. Voir: Marie-Ange Voisin-Fougère, « Ironie et intertextualité dans *Pot-bouille*, Désirs, tendresses et haines zoliennes », *Les Cahiers Naturalistes*, n° 70, 1996, pp. 35-44.

<sup>8</sup> Un peu plus tard, on va revenir sur l'opposition entre la lecture extensive et intensive.

<sup>9</sup> Voir *Le lecteur*, *op. cit.* pp. 236-238.

<sup>10</sup> *Ibid.* p. 237.

<sup>11</sup> Pierre Michel, « Les Hystériques de Mirbeau », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 9, 2002, p. 18 ; sur l'abbé Jules, voir pp. 25-31. Pierre Michel met l'accent sur les traits de caractère de cette sexualité : la trace d'une homosexualité mal refoulée, les plaisirs solitaires, sources de dégoût et de frénésie, et l'ignorance.

<sup>12</sup> Robert Ziegler, « Birth and the Book: The Incunabulum in Octave Mirbeau's *L'Abbé Jules* », *Daihouse French Studies*, n. 36, Canada, automne 1996, pp. 100-112, p. 106, cité par Pierre Michel dans la note 70 du chapitre III de la première partie du roman, p. 1188.

<sup>13</sup> Ce trait peut nous faire penser à l'évêque de *La Conquête de Plassans*, de Zola, qui aime et traduit, lui aussi, les poètes latins.

<sup>14</sup> Dans son optique, Victor Hugo, hostile au Second Empire, est également un monstre.

<sup>15</sup> Pierre Michel, *art. cit.*, pp. 30-31.

<sup>16</sup> Un passage du texte fait référence à la possibilité des interprétations allégoriques : « *Je me souvenais aussi des histoires de jeunesse de l'abbé que, dans ses jours de bonne humeur, mon père m'avait dites, moitié scandalisé, moitié réjoui. Il les commençait sur un ton sévère, promettait d'en tirer des morales bien senties, puis il se laissait gagner, peu à peu, par la gaieté sinistre de ces farces, et il achevait son récit, dans une quinte de rire, en se tapant la cuisse* » (333) La vie de l'abbé devient livre pour les autres personnages, et, en tant que tel, il remplit les deux fonctions classiques du livre : assurer la distraction et la possibilité d'en tirer une leçon morale.

<sup>17</sup> Samuel Lair insiste sur l'influence de Rousseau, Mirbeau : « *Il l'a rejoint dans ses préoccupations les plus pragmatiques, plus sensibles à ses propositions tournées vers l'action qu'au narcissisme philosophique des Réveries ou des Confessions.* », in. Samuel Lair, « Jean-Jacques et le petit rousseau », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 10, 2003, pp. 31-50, p. 50. Dans cet article, Lair insiste sur la liaison étroite qui existe entre les conceptions de Rousseau et celles de libertaires du temps de Mirbeau.

<sup>18</sup> On pourrait sans doute longtemps réfléchir sur les significations possibles de cette métaphore, qui est le *sanctuaire* et qui peut d'abord frapper le lecteur. Les différentes significations (lieu saint, voire lieu caché, secret, le lieu du culte) et les connotations (attirance, peur) peuvent déclencher le jeu des ambiguïtés.

<sup>19</sup> Voir la note 9.

<sup>20</sup> Le récit "prépare" en quelque sorte l'épisode. Au début du récit, la "figure" du romancier est évoquée : « *Moi, risqua, mon père, un soir, au théâtre, on m'a montré George Sand ... Eh bien ! elle était habillée en homme ! ... Je crois que Jules devait, lui aussi, s'habiller en homme ! ... Il n'a pas dû user beaucoup de soutanes, allez ! ... Mais pour ce qui est de George Sand, on voyait très bien que c'était une femme ... On le voyait même trop* » (347-348) L'évocation de ces détails choque les bons bourgeois qui sont là autour du père, et il doit interrompre son histoire. Cette fois, le petit garçon n'est pas au courant des « *détails descriptifs et gaillards* » (348), le seuil d'une expérience sexuelle ne sera franchi que plus tard, près de l'abbé.

<sup>21</sup> Le format indique déjà qu'il s'agit là d'un roman et non d'un texte philosophique. D'ailleurs, dans la famille d'Albert le roman est quelque chose de défendu, un tabou, comme les choses relatives à la sexualité.

<sup>22</sup> Après la lecture de cet épisode, l'ellipse marquée les trois points (dont l'utilisation et fréquente dans cet extrait dont il s'agit) concernant "l'utilisation" du livre est en quelque sorte "comblée".



---

<sup>23</sup> Albert se souvient des histoires de son père, la figure imaginée de Sand incite à la fois la curiosité et la terreur.

<sup>24</sup> D'ailleurs, cette figure emblématique qui est Sand introduisant une certaine ambivalence dans les attributs liés aux sexes peut également contribuer à l'incertitude.

<sup>25</sup> v. Pierre Michel, *art. cit.*, p. 27.

<sup>26</sup> On sait que pour le romancier la philosophie de Pascal représente une influence majeure. Sur ces influences, voir Pierre Michel, « Mirbeau et la raison », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 6, 1999, pp. 4-31.